

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Présentation

Pierre Turgeon

Volume 33, Number 4-5 (196-197), August–October 1991

Liberté aux Indiens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60530ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Turgeon, P. (1991). Présentation. *Liberté*, 33(4-5), 3–5.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

PRÉSENTATION

Les Montréalais n'ont pas besoin de traverser l'Atlantique pour découvrir le peuple auquel les Européens rendirent visite, pour la première fois, en 1492. Il leur suffit de traverser le Saint-Laurent et de s'arrêter à la sortie du pont Mercier. Rien de plus facile. En apparence, car il a fallu que ce même pont soit bloqué pour que les Amérindiens apparaissent sur nos écrans de télévision. À défaut de le faire dans nos consciences.

Au centre du cyclone médiatique de l'été dernier, l'opinion publique a continué à se satisfaire des clichés les plus grossiers. Pourtant les Québécois semblent ignorer, en général, le véritable racisme, celui qui déteste activement ses victimes. Leur attitude repose surtout sur une ignorance, d'aucuns diraient sur une innocence, à laquelle il convient de s'attaquer en priorité.

D'abord par l'enseignement d'une histoire libérée des fables de la propagande religieuse ou ultra-nationaliste. Cette tâche énorme, des historiens comme Denys Delage l'ont déjà entreprise. Il explique ici, avec *Les Amérindiens dans l'imaginaire des Québécois*, pour quelles raisons politiques nous avons si profondément refoulé la présence amérindienne autour de nous, et en nous. Jean-Jacques Simard, lui, ne craint pas de jouer les iconoclastes: en volant au secours des cultures autochtones, l'État québécois risque d'achever ceux qu'il veut sauver.

Mais avec ce numéro spécial de **Liberté**, nous voulions

d'abord donner la parole aux Amérindiens eux-mêmes. À leurs poètes, dramaturges, essayistes et conteurs, représentant autant que possible tous les peuples autochtones. La littérature amérindienne du Québec existe. Jusqu'à hier, elle s'exprimait de façon orale. Mais à présent elle s'imprime et se publie. En dépit des problèmes de diffusion, dont nous parle Bernard Assiniwi, elle est parvenue à ce que Diane Boudreau appelle, de son côté, *l'écriture appropriée*. Une écriture qui se pratique, majoritairement, en français: seulement trois des 16 textes des auteurs qui ont répondu à notre invitation ont nécessité une traduction.

On peut s'en réjouir quand on pense à l'envahissement de l'anglais. Ou s'en attrister devant la disparition de langues comme le huron. Cette assimilation, explique Allan Clarke, ne fut pas l'effet du hasard, mais d'une politique de destruction des cultures autochtones aussi caractéristique du Canada que l'apartheid l'est de l'Afrique du Sud. Pourtant la différence a persisté, même dans les ruelles de Montréal où Michèle Vigeant a vécu son enfance métissée de fille de Mohawk et de Québécois. Elle s'est réfugiée dans les chansons de l'Inuit Charlie Adams et du groupe montagnais Kashtin, dans les rêves de Joséphine Bacon, dans les poèmes d'Éléonore Sioui et de Pierre Gill, dans les contes de Christine Sioui Wawanoloath. Si la ville fascine et happe les autochtones, ce dont parle Dolorès André, leurs racines plongent toujours dans la Nature, «ce beau et harmonieux pays de liberté», selon l'expression admirable de Charles Coocoo. Et le poète atikamekw de dénoncer les missionnaires qui l'ont empêché de marcher sur le sentier des Ancêtres, indignation que ressent aussi vivement la crie Virginia Pesemapeo Bordeleau, qui, elle, accuse les prêtres d'avoir agi en «voleurs d'âmes».

Cette concordance d'idées et de sentiments entre des auteurs provenant de peuples aussi différents que les Cris et les Algonquins, les Hurons et les Montagnais, indique clairement qu'est finie l'époque où le Blanc pouvait diviser

pour régner. La solidarité qui naît dépasse le territoire du Québec ou même du Canada; elle s'étend à tout le continent, ainsi que l'expriment clairement Yves Sioui Durand qui, dans sa pièce *La Conquête de Mexico*, s'approprie le passé et l'imaginaire des Aztèques, ou encore Félix Gonzales, qui raconte comment il a retrouvé dans les Algonquins d'ici un peuple similaire au sien, les Quechuas du Pérou.

Si nous avons décidé de dédier ce numéro spécial aux *Indiens*, plutôt qu'aux *Autochtones*, ou qu'aux *Amérindiens*, termes de rigueur chez les anthropologues et autres «...ogues», c'est que Georges Sioui, dans sa *Lettre ouverte au Premier Ministre de l'Inde*, revendique le nom d'Indien comme le seul qui «après tout ce temps, soit devenu naturel à nos esprits et à nos oreilles». Dans la mesure où les Québécois sauront utiliser ce mot sans aucune nuance de mépris, nous pourrions conclure avec les *Indiens* ce nouveau contrat social que réclame Bernard Cleary et qui réaménagerait les pouvoirs des uns et des autres en précisant une cohabitation possible sur le territoire.

On comprend un peuple par sa littérature. Voici des écrivains indiens. Lisez-les!

Pierre Turgeon